

Pour une sémiotique de l'archive

Le paradoxe du passé

Matteo TRELEANI

Université Paris Est – Marne la Vallée
CEISME (Labex ICCA) - Université Paris III

1. La trace, le souvenir et l'événement

Déporté dans un camp de concentration en Alsace pendant la deuxième guerre mondiale, Boris Pahor, écrivain slovène de Trieste, y a côtoyé Ivo, un ami italien qui ne réussira pas à passer l'hiver dans les baraques. Ces événements sont racontés dans son *Pèlerin parmi les ombres*, où il décrit sa visite dans le camp, comme touriste, au cours des années 60. Les souvenirs surgissent au fur et à mesure, mais il n'arrive plus à retrouver le visage d'Ivo et de beaucoup d'autres personnes mortes. Prenons un objet si particulier que Boris revoit durant sa visite dans le camp : la pince. C'est une grande pince que les SS utilisaient pour déplacer les cadavres en les attrapant par le cou. L'écrivain s'est demandé quelques pages plus tôt comment quelqu'un avait pu inventer un objet si fonctionnel et en même temps si immonde : une grande pince pour déplacer les cadavres.

[...] Maintenant que je sais tout ça, Ivo ne m'apparaît pas, je ne vois pas son visage, l'entrepôt des morts et la pince sont là et semblent n'avoir aucun rapport ni avec moi ni avec lui. Je suis donc seul. Dans l'ombre chaude parce que le soleil de juillet est de l'autre côté de la baraque sur le côté droit. Et c'est en tournant la tête, perplexe, que je prends conscience qu'entre Ivo et moi, il y a mes chaussures légères, mon pantalon d'été, mon stylo à bille pour noter en vitesse le nom d'un objet nouveau, la Fiat 600 qui m'attend devant l'entrée et avec laquelle je passe souvent devant le dépôt du faubourg de Rojan où Ivo vendait son charbon. Je sens que je dois me libérer de tout ce qui est terrestre, enfiler les galoches de notre misère si je veux redevenir digne de mes camarades. Alors Ivo cessera d'être invisible et ne se formalisera pas parce que je vais retourner sur le rivage triestin ; peut-être n'exigera-t-il pas de ma fidélité que je ne me réjouisse pas à la vue des peaux brunes des baigneurs et que je ne goûte pas la musique de l'eau clapotant sous les pierres de la plage de Barkovlje. (Pahor, 1966, p. 62)

« L'entrepôt des morts et la pince sont là et semblent n'avoir aucun rapport ni avec moi ni avec lui » : l'objet n'a plus aucun rapport avec lui, qui a échappé du camp et qui a continué sa vie à Trieste. Il reste là impassible, trace de l'histoire désormais détachée de la mémoire personnelle. Il a également perdu son rapport avec Ivo puisqu'il ne renvoie pas directement à lui ni à l'événement qui a décidé sa mort. Il ne parle tout simplement pas, c'est Boris qui le fait parler grâce à la mémoire de l'événement. La distanciation des objets, la pince en particulier, marque l'esprit de l'écrivain : le fait que leur fonction perdure, qu'ils puissent rester là, muets, sans aucune relation évidente avec l'horreur à laquelle ils ont participé. L'objet survit physiquement mais sans contexte : ce manque en empêche la lisibilité, il faut un travail de mémoire pour qu'il puisse renvoyer aux événements. Sauf que, c'est précisément le fait d'être isolé de l'histoire et de la vie qui continue qui a permis à cet objet de garder la trace de l'événement.

Boris Pahor est en outre perturbé : il se sent coupable d'avoir survécu. Primo Levi a magistralement parlé de ce même sentiment, mais chez Pahor il y a autre chose encore. Il n'est pas juste coupable, il sent l'éloignement des amis qu'il a côtoyés et leur présence dans les lieux comme si l'événement les avait pris au piège. C'est la raison pour laquelle il n'arrive plus à se souvenir du visage d'Ivo. Il se sent définitivement éloigné de lui, comme si Ivo, désormais, vivait dans un

monde parallèle, l'événement historique, d'où il ne peut plus sortir. Ce n'est pas seulement la culpabilité d'avoir survécu, mais l'éloignement émotionnel de quelqu'un qui était proche de lui et qui ne l'est plus.

On peut alors relever trois niveaux dans la séquence racontée par Boris Pahor. Les trois niveaux peuvent représenter symboliquement le document, la mémoire et l'histoire, ce qui, dans le roman, correspond à la pince (la trace), à Boris (son souvenir), et à Ivo (l'événement). Il y a d'un côté l'objet qui a survécu à l'histoire et à l'événement, mais qui en garde toutefois la trace inscrite en lui. La pince a été gardée comme une relique dans le camp, on ne l'a plus utilisée. C'est pourtant cet effet d'impasse qui lui permet de garder la trace de l'événement. Ayant perdu sa fonction elle n'a pas été utilisée pour autre chose et est devenue relique dans un musée, elle est trace du passé. L'isolement de la vie qui continue est en même temps un problème pour sa lisibilité et ce qui en fait la valeur comme trace du passé, comme l'affirme Pomian (1999). Nous reviendrons plus loin sur cette question essentielle : le paradoxe de l'archive et du passé. Le fait qu'il est peu compréhensible est en même temps ce qui fait qu'il garde son intérêt face à nous. L'événement est par contre représenté par l'ami de Boris : Ivo. Ivo est dans l'événement comme un revenant (pour cette raison le titre français du roman est : *Pélerin parmi les ombres*). Si le camp reste intact, tout comme l'objet, il ne conserve plus l'événement : il en constitue seulement la trace.

L'objet détaché de l'événement pour une simple question temporelle est donc un support de mémoire, un *hypomnematon* dans les termes que Foucault emprunte à Platon, Foucault (2001, p. 1237). Le support permet une inférence : grâce au témoignage de Boris, on peut reconstruire l'événement et l'histoire.

L'exemple de Boris Pahor nous introduit à l'une des questions les plus épineuses concernant les archives. Il s'agit du rapport entre mémoire et histoire et du rôle du document comme notion intermédiaire permettant la mise en rapport de l'approche phénoménologique, la mémoire individuelle, et du souvenir partagé dans une collectivité. L'exemple de Pahor relève donc un trait en particulier : la relation que l'histoire, collective, entretient avec la mémoire, individuelle. En d'autres termes, le discours historique est une sorte de souvenir collectif ; que l'on partage entre membres d'une communauté. Mais comment un élément singulier situé dans l'individualité du visionnage, peut être lié à un passé partagé avec la collectivité ? Selon Claudio Magris, c'est ce que Pahor (2009, p. 9) montre avec habileté : la fusion entre l'horreur individuelle et l'histoire collective et partagée.

Nous avons donc deux notions : la collectivité du souvenir (aspect que l'on peut définir sociologique et historique) et l'individualité de la mémoire (aspect plutôt phénoménologique). Ce sont deux questions complexes pour une approche sémiotique et bien évidemment diachronique. On dirait même que cette question porte sur les défis de la sémiotique et son approche structurale : le médium et le support, d'un côté, la diachronie et l'histoire, de l'autre. Si l'on veut, ce sont les deux éléments dont l'approche structurale rend le moins facilement compte. C'est le point de vue de Pomian, par exemple, (1999, p. 219) qui n'a pas de doute là-dessous quand il affirme que :

La méthode idoine d'étude de la culture est fournie par l'analyse structurale qui traite les objets auxquels elle s'applique en tant que systèmes de signes et qui, de ce fait, ne s'intéresse qu'à des faits *synchrones*, les seuls à former un système : autrement dit *elle évacue le temps dont elle ne sait pas quoi faire* » (nous soulignons).

Et pourtant, pour aider à dépasser certaines apories concernant les effets de sens de ces mêmes objets, la sémiotique a bien un rôle à jouer dans cette question. C'est le rôle d'une sémiotique comme discipline fédératrice, comme la souhaite François Rastier (2013), qui pourrait avoir le but d'unir sciences de la lettre et science de l'esprit, de *tenir ensemble* deux approches distinctes mais dont la collaboration est nécessaire (cette idée de la sémiotique comme « organon pour les sciences humaines » est avancée par Paolo Fabbri, 2001).

Pour le propos de cet article, nous allons chercher à éclairer un élément qui pourrait aider à comprendre l'un des rôles que la sémiotique peut jouer dans les études du passé. Il ne s'agira pas de concevoir quelque chose de programmatique, mais, plutôt, d'aller voir, à partir de cette tripartition que Boris Pahor nous a suggérée, *cet élément manquant* et pourtant essentiel, cette évidence de ce qui nous donne le *sens du passé* (comme l'affirmait Arlette Farge, 1989) et que la sémiotique traite continuellement. Essayons alors de reprendre brièvement ces trois dimensions dans les trois domaines disciplinaires qui les ont traitées : la sociologie (le souvenir collectif et partagé), la phénoménologie (la mémoire) et la théorie du support (le document). Ensuite nous verrons où la sémiotique peut être placée du point de vue des objets traités par ces disciplines.

2. La sociologie de la mémoire

En premier lieu, il y a une approche sociologique de la mémoire, celle qui traite la dimension collective du souvenir et que l'on peut résumer brièvement à travers la notion de mémoire collective chez Maurice Halbwachs. Halbwachs a souligné la construction sociale de la mémoire individuelle. La signification des comportements des individus serait d'abord fournie par les conventions sociales, les habitudes, et les valeurs de la collectivité dont l'individu est membre. Par exemple, pour apprendre à déchiffrer, exécuter ou seulement à reconnaître et à distinguer les sons, leurs valeurs et les intervalles, les musiciens ont besoin d'évoquer une quantité de souvenirs (1950, p. 48). Ces souvenirs ne sont pas seulement individuels, mais ils sont les mêmes pour toute une communauté. Où se trouvent-ils et sous quelle forme se conservent-ils ? La correspondance dans le fonctionnement du cerveau de plusieurs hommes amène Halbwachs à l'hypothèse d'une mémoire collective où l'on conserve les souvenirs d'une communauté.

Halbwachs définit ainsi un nouveau concept, celui d'une mémoire – puisque de mémoire il s'agit –, mais qui appartient à plusieurs personnes en même temps et qui n'existe qu'à travers cette appartenance collective. Cette mémoire a bien sûr une existence théorique et non pas ontologique. Halbwachs avance cette hypothèse dans le but de donner un nom à la fondation sociale de la mémoire, de façon à rendre compte des souvenirs que l'on partage entre membres d'une collectivité. Le succès de l'expression *mémoire collective* ne confirme pas seulement l'utilité du terme, il démontre ce lien important et en même temps complexe que l'on trouve entre la notion individuelle de mémoire et la notion collective d'histoire. Halbwachs esquisse de cette façon une sociologie phénoménologique puisque il emprunte une notion égologique, la mémoire, pour expliquer des comportements sociaux.

3. La phénoménologie de la mémoire

L'approche phénoménologique de la mémoire, celle de Paul Ricœur en premier lieu, montre la préoccupation inverse. Là où Halbwachs vise à exposer la construction sociale des habitudes individuelles, ce qui présuppose, pour lui, l'existence d'une notion intermédiaire, la mémoire collective, Ricœur vise à enquêter sur l'ancrage subjectif du fait social. Selon Ricœur (2000, p. 150), la mémoire collective rend bien compte du fait social, mais elle ne rend pas compte de l'unité du soi individuel. Autrement dit, si nos habitudes sont construites par cette sphère sociale presque objectivée, comment, se demande-t-il, peut-on justifier le fait que la conscience soit un tout en s'adaptant et en appartenant à différents milieux ?

Ricœur essaie de reconstruire la perception du passé historique : comment l'ego du monde de la vie peut-il avoir le sentiment en même temps du passé individuel et de la continuité historique ? Ricœur trouve le lien entre le *Lebenswelt* phénoménologique et les faits sociaux dans la relation aux autres. C'est une direction qui avait été indiquée par la phénoménologie de la réalité sociale : celle du dernier Husserl, celui de la *Crise des sciences européennes*. Ricœur trouve dans la relation aux proches le plan intermédiaire entre souvenir partagé et souvenir personnel. Les proches sont aussi ceux qui me prouvent d'exister.

4. Les souvenirs tertiaires

Il reste une question à traiter. Comment transmettre le témoignage si les *autres*, les proches, comme les appelle Ricœur, ne sont pas là ? La théorie du support peut nous être utile. Bernard Stiegler a développé, par exemple, la notion de *rétenction tertiaire* dans *La technique et le temps* (1996). La rétenction tertiaire est cette instance intermédiaire qui permet la mise en relation de l'individu avec la collectivité de sa communauté.

Stiegler emprunte à Edmund Husserl et à sa phénoménologie de la conscience intime du temps le concept de rétenction. La rétenction tertiaire selon Stiegler est une externalisation du souvenir. Elle correspond à l'inscription de la rétenction secondaire sur un support. Une rétenction tertiaire a par exemple lieu avec le phonographe : « la même interprétation d'un même morceau de musique, peut être produite deux fois de suite exactement à l'identique » (1996, p. 12). « L'expérience du vivant, *inscrite dans l'outillage (l'objet)*, devient transmissible et accumulable : c'est ainsi que se constitue la possibilité d'un *héritage*. » (*Ibid.*) Dans les termes de Bruno Bachimont l'outil, la matérialisation, est donc un *vecteur de mémoire* : il permet de transmettre un passé et de reproduire une action ou une parole qui a déjà été produite ou proférée (Bachimont 2010, p. 45).

Cette dimension manquait à l'enquête de Halbwachs. La médiation entre le monde du sujet et le collectif de la transmission de l'héritage a lieu à travers un autre type de médiation. Cette médiation ne peut pas être produite par une entité abstraite mais partagée et dont on aurait du mal à définir la substance. La notion de mémoire collective finit par constituer un positivisme social, mais elle se concrétise dans une pratique et dans des objets qui sont le fruit de cette pratique. Chez Ricœur les *autres* sont le lien à la collectivité, mais pour qu'ils rentrent dans le monde de la vie il faut qu'ils soient là : qu'il soient justement des *proches*. La notion de rétenction tertiaire est ainsi la concrétisation des souvenirs partagés : la proximité a lieu à travers le support. La transmission des savoirs a bien lieu entre le sujet et les *autres* et elle s'opère à l'aide de l'artefact culturel.

5. Une sémiotique de la mémoire ?

Revenons maintenant à l'exemple de Boris Pahor. D'un côté, l'événement a eu lieu dans le passé, de l'autre, le flux de conscience de l'écrivain a évolué depuis, il s'est modifié et a changé. La pince constitue précisément le point de rupture, le point fixe de *permanence*, un *sémiophore*, dans les termes de Pomian (1999, p. 227). Elle permet de mettre en relation le flux de conscience présent avec l'événement passé en présentifiant le passé dans la contingence du présent.

L'objet de Pahor retient alors tous les niveaux que nous avons analysés. Le niveau social : elle a été conservée pour témoigner de l'événement passé ; elle permet ainsi de rendre le souvenir collectif puisqu'elle se porte comme témoin du passé. Le niveau phénoménologique : c'est sa présence devant Boris qui lui permet d'activer le souvenir et de se rappeler son copain disparu, Ivo. Et le niveau historique : l'événement passé, la mort d'Ivo et de tous ceux qui ont disparu dans le camp.

Il s'agit donc d'une trace au sens d'une empreinte laissée par un événement. Du point de vue sémiotique, la trace est un indice, c'est le signe qui permet d'inférer l'événement qui l'a produit.

5.1. Le document

Ces trois niveaux, social, phénoménologique et historique, sont par ailleurs les trois dimensions que l'on retrouve dans les plus récentes théories du *document*. Yves Jeanneret a, de son côté (2004), indiqué trois dimensions du texte : logistique, sémiotique et triviale. La dimension logistique regarde l'artisanat de la mise en texte (l'importance du support), la dimension sémiotique, la relation entre expression et contenu, et la dimension triviale, l'idée du texte comme « réécriture des formes du passé ». La culture suppose donc une mise en relation entre la dimension matérielle des objets (la métamorphose des médias, par exemple) et la construction triviale de la mémoire (la

dynamique des héritages). L'approche sémiotique aurait donc pour conséquence d'apporter la question médiatique et intertextuelle au domaine de la transmission de la mémoire. Activité du sens, sémiotique, matérialité du support, logistique, et transmission de la mémoire, triviale.

La théorie du document numérique la plus connue est celle qui a été conçue par Jean Michel Salaün et le collectif Roger T. Pédaque (2006). Ici on veut souligner trois aspects du document : la forme, le contenu et le médium. Il s'agit, autrement dit, de ses dimensions anthropologiques (l'équation Document = Support + Inscription), intellectuelles (Document = Code + Représentation) et sociales (Document = Mémoire + Transaction). Tout en tenant compte de l'importance du changement des noms (qui, pour une étude sémiotique, reste quand même fondamental), les dimensions de Pédaque correspondent bien à celles de Jeanneret. La logistique est la dimension anthropologique : Jeanneret parle bien d'*artisanat* de la mise en texte, soit du texte comme artefact (le support étant non seulement un objet physique mais un produit culturel que l'on fabrique en suivant justement une technique que l'on peut étudier du point de vue anthropologique). La dimension triviale correspond à la dimension sociale : là où pour Jeanneret on a une réécriture des formes du passé, pour Pédaque il s'agit d'une *transaction mémorielle*. La dimension sémiotique ne peut que correspondre à la dimension intellectuelle.

Récemment, François Rastier (2013) a proposé un modèle sémiotique de texte pour dépasser la dualité entre sciences des lettres et de l'esprit afin d'englober (voir dépasser) une notion de document à transmettre. Là aussi on peut, en effet, trouver une tripartition : la dimension du document que Rastier appelle philologique, la dimension herméneutique de l'œuvre et la dimension sémiotique du texte. Ce dernier devrait être constitué comme une notion qui englobe et qui fédère, capable de tenir ensemble herméneutique et philologie. De nouveau ces trois dimensions sont en partie superposables avec les trois dimensions antérieures. L'herméneutique étant comparable à la dimension sociale chez Salaün et triviale chez Jeanneret ; il s'agit en effet du point de vue porté par la communauté sur l'œuvre. La dimension philologique du document étant alors comparable à la dimension logistique chez Jeanneret et anthropologique chez Salaün : on remarque ici l'importance du support d'inscription. La dimension sémiotique est d'ailleurs présente dans les trois points de vue sous le même terme et indiquée comme étant une question d'articulation entre un plan de l'expression et un plan du contenu (*phore* et *valeur* chez Rastier, qui voit la question du manifeste et non manifeste comme une relation entre une *attraction phorique* et un *investissement valorial*).

Les trois définitions de document ou de texte que nous venons de voir, en se référant aux disciplines sémiotiques, philologiques, anthropologiques ou herméneutiques, partent toujours d'une notion sémiotique pour y ajouter les deux dimensions qui manquent à une idée structurale de texte : celle de collectivité et celle du support physique d'inscription. La temporalité du document est ainsi retrouvée dans la dimension collective. Rastier intègre cette dimension à la fois dans la philologie et dans l'herméneutique comme transmission des interprétations d'un côté et sauvegarde du support de l'autre. Salaün l'intègre dans la dimension sociale entendue comme transmission de la mémoire dans une communauté, alors que Jeanneret l'intègre dans la dimension triviale (la réécriture des formes du passé). La dimension temporelle est ainsi vue comme équivalente à la transmission du document dans la société avec les interprétations conséquentes (le niveau culturel) et comme la sauvegarde d'un support physique dont changent les valeurs mais non la matérialité (le sémiophore). Cependant, une dimension qui puisse rendre effectivement compte du caractère passé de l'objet semble à peaufiner. La notion d'indice, par exemple, n'est pas suffisante afin de caractériser la *pince* chez Pahor comme un objet proprement diachronique. L'événement a eu lieu dans le passé mais on n'explique pas en quoi les effets de sens de cet objet sont perçus comme relevant d'une altérité temporelle. C'est la dimension que Jeanneret appelle *triviale* qu'il faudrait de notre point de vue explorer davantage, d'un point de vue sémiotique.

5.2. Le paradoxe du passé

Nous pouvons donc affirmer que *le document est le produit d'une intentionnalité signifiante fixée sur un support matériel*. Le document sémiotique serait ainsi un *entre-deux* doté toutefois d'une intentionnalité phénoménologique inscrite dans une matérialité. Entre le support et sa valeur, entre le passé et le nouveau contexte présent. Au lieu de révéler les manques de cet aspect sémiotique structural, ce que l'on retrouve dans les critiques de Pomian (1999), il faut ainsi voir son potentiel : celui de tenir ensemble les deux dimensions sur lesquelles il s'appuie. Le support d'un côté, la diachronie et l'aspect phénoménologique de l'autre.

Maintenant, il s'agira de comprendre l'utilité de ce point de vue fédérateur de la sémiotique. Pourquoi, en d'autres termes, utiliser des concepts sémiotiques alors qu'en histoire et en philosophie, la notion de document a déjà été approfondie ? Or, de notre point de vue, l'importance de cette approche relève de la possibilité d'expliquer la diachronie, c'est-à-dire l'œuvre du temps, d'un point de vue non seulement physique ou phénoménologique mais également *culturel* (voir aussi Badir et Baetens, 2004).

Dans la contingence du présent, comment se fait-il que l'on perçoit les objets du passé comme étant passés ? Ce problème renvoie non seulement à une question phénoménologique mais à ce que Bruno Bachimont a appelé un *fossé d'intelligibilité*, soit le changement de référents socio-culturels que l'on évoque afin d'interpréter un document (2010). Quand on lit aujourd'hui un document du passé, ce qui a changé ce n'est pas le document en soi, qui, lui, au contraire est resté le même, mais le contexte culturel tout autour. En gros, ce qui change, si l'on définit le document dans une perspective sémiotique, est le réseau encyclopédique que nous évoquons afin de l'interpréter (Eco, 2007, p. 57).

Le paradoxe du passé est que le document ancien est difficilement intelligible dans le présent en raison du manque du contexte culturel qui le rendait, dans le passé, compréhensible. Cependant ce manque est aussi la raison de son intérêt pour nous aujourd'hui (voir Lucatti et Treleani, 2013). L'encyclopédie n'est plus la même : le passé se constitue ainsi, comme l'affirmait Carlo Ginzburg (2011), dans la distance du présent, dans l'écart qui le sépare du présent et nous donne le *sens du passé*, le goût de l'archive dans les termes d'Arlette Farge (1989). Le passé se donne à nous en raison de sa distance, des différences que, grâce à lui, on peut comprendre de notre présent. Cette piste semble tout à fait viable pour des études sémiotiques du passé. Si nous voyons la relation avec le passé à travers l'intermédiaire de l'archive, la discipline peut traiter des questions diachroniques dans les relations que les interprétants actuels entretiennent avec les interprétants du passé. Mais cela ne peut être qu'une visée interdisciplinaire, vu qu'il s'agirait de convoquer en même temps des questions philologiques et historiques.

C'est justement le changement du contexte qui permet de voir le document différemment et de rendre intelligible le passé. En rappelant sa mémoire à travers la pince, Boris se souvient des événements qui ont eu lieu dans le camp et en particulier il se souvient de son ami, Ivo. Pour rendre le document dans l'œuvre du temps il faut alors voir les relations qu'il entretient avec son contexte culturel, avec la multitude des autres signes qui, eux, ont changé : puisque Boris n'est plus le même, sa vie a continué et ses nouvelles expériences permettent de voir différemment ces événements et de percevoir encore plus fortement la douleur¹.

Références bibliographiques

BACHIMONT, Bruno, (2010), « La présence de l'archive. Réinventer et justifier » in *Intellectica*, 53-54, Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive, Paris, CNRS, pp. 281-309.

¹ Je remercie Marion Colas-Blaise pour sa précieuse relecture.

- BADIR, Sémir & BAETENS, Jan, (2004), « L'héritage de l'archive », *Protée*, 32, 2, Université de Chicoutimi.
- ECO, Umberto, (2007), *L'albero e il labirinto*, Milano, Bompiani.
- FABBRI, Paolo, (2001), *La svolta semiotica*, Roma/Bari, Laterza.
- FARGE, Arlette, (1989), *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil.
- FOUCAULT, Michel, (2001), *Dits et écrits, 1976-1988. Tome 2*, Paris, Gallimard.
- FREY, Valentine & TRELEANI, Matteo, (éds.), (2013), *Vers un nouvel archiviste numérique*, Paris, L'Harmattan/Ina Editions.
- GINZBURG, Carlo, (2011), « Nos mots et les leurs. Une réflexion sur le métier d'historien aujourd'hui », Lecture lors de la conférence *Carlo Ginzburg : des formes et des preuves*, 4 mars 2011, Paris, INHA.
- HALBWACHS, Maurice, (1950), *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997.
- HUSSERL, Edmund, (1931), *Méditations cartésiennes*, traduction de l'allemand de Peiffer, G. et Lévinas, E., Paris, Vrin, 2000.
- JEANNERET, Yves, (2004), « Le procès de numérisation de la culture », *Protée* 32, 2, Université de Chicoutimi.
- LUCATTI, Edoardo & TRELEANI, Matteo, (2013), « Fare presente. Per una semiotica dell'archivio », *Versus. Quaderni di studi semiotici*, 116, Milano, Bompiani, pp. 129-148.
- MAGRIS, Claudio, (2009), « Un uomo vivo nella città dei morti », Introduction à la traduction italienne de PAHOR, Boris, *Necropoli*, Roma, Fazi Editore.
- PAHOR, Boris, (1966), *Necropoli*, traduction italienne du slovène de Martin, Ezio, Roma, Fazi Editore, 2009.
- PEDAUQUE, Roger T., (2006), *Le document à la lumière du numérique*, Paris, C&F Editions.
- POMIAN, Krzysztof, (1999), *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard.
- RASTIER, François, (2013), « La sémiotique des textes : du document à l'œuvre » in FREY, V. & TRELEANI, M., (éds.), *Vers un nouvel archiviste numérique*, Paris, L'Harmattan/Ina Editions, pp. 21-74.
- RICÉUR, Paul, (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- STIEGLER, Bernard, (1996), *La technique et le temps. Tome 2*, Paris, Galilée.